

Souvenirs de là-bas

par H. PEREZ

LE LAITIER DE SAÏDA

À ma connaissance, il n'y avait qu'un seul laitier ambulant -en lait de vache- à Saïda, et il était bien connu des ménagères des quartiers de la Marine et de la gare. Il ne dépassait pas le centre ville et revenait par le "Petit Vichy", la simple évocation de ces lieux éveille en nous, Saïdéens, beaucoup de souvenirs et de nostalgie. En outre, près de la gare, il se heurtait à la concurrence d'autres laitiers -des chevrriers pour la plupart- qui lui disputait une clientèle convertie depuis longtemps aux faveurs du lait de chèvre.

En fait, notre laitier et sa famille vivait au fond d'une grande cour. Les pièces, petites, servaient aussi bien de dépôt pour les grands bidons et de logement pour ces personnes. La cour, en terre battue était souvent arrosée afin d'éviter la poussière. À droite, sous un grand hangar, on pouvait encore voir d'anciennes mangeoires à bétail qui rappelaient que ces lieux avaient servis, jadis de remises ou d'étables pour les animaux. Des anneaux de fer, scellés au mur, confirmaient bien qu'il s'agissait bien d'anciennes écuries. La carriole de notre ami était là, les bras en l'air. Les harnais, les courroies de cuir pendaient suspendues à de grands clous. L'âne et le mulet paissaient tranquilles dans le champ vague, en face de la maison.

Le père et le fils partaient le matin de très bonne heure vers Nazerreg. Petit village à 5 km de Saïda où ils possédaient une ferme avec quelques vaches laitières. Ils revenaient le soir, après la traite et une collecte de quelques dizaines de litres de lait supplémentaire auprès de leurs voisins. On les rencontrait sur la route, le père avec son éternel mégot vissé au coin de la bouche, son béret "la bohina" enfoncée, sur un crâne dégarni. Le fils donnant de légers coups de fouet d'encouragement avec des "allée... allé... vinga..." À l'aller, le matin, les grands bidons vides tressautaient au moindre cahot et alertaient les chiens du quartier. Au retour, les bidons pleins étaient amarrés avec des courroies de cuir afin qu'ils ne puissent se renverser.

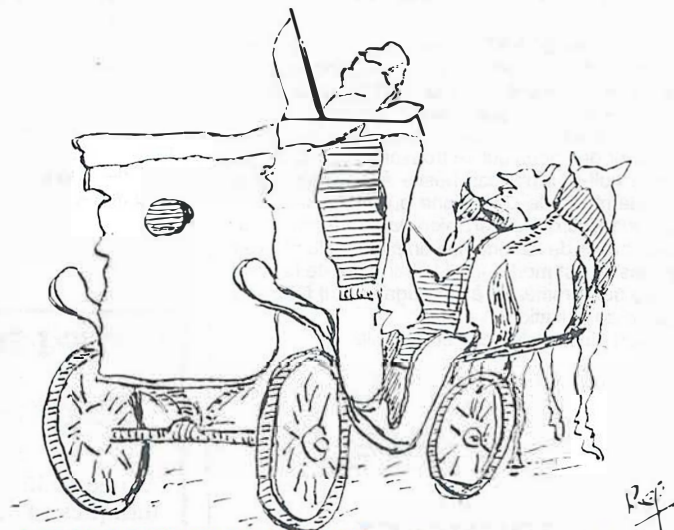
Ils faisaient une première pause chez eux où ils déposaient une partie du chargement. Là, commençait la première vente aux clients attirés du quartier. Pendant la guerre, la totalité du chargement ne suffisait pas et il fallait faire une chaîne d'une bonne heure, pour un demi-litre de lait sans "tchorahica". Je me souviens de cette laiterie d'un autre âge où le fils mesurait le lait avec son demi-litre à long manche, s'appliquant à ne pas verser une goutte par terre. Le père approchant un bidon plein et l'ouvrant avec des han de bûcheron, la cendre du mégot menaçant de tomber dans le précieux liquide et ne tombant pas. La mère, silencieuse, le fichu noir et le tablier bien blanc, assise, ramassant l'argent dans une boîte à souliers et rendant la monnaie, sans un mot et sans lever les yeux. Une grande table servait de comptoir, entourée de pots de basilic et de géraniums qui embaumaient les soirs d'été. Ils s'agissait de vieux pots de confiture en fer-blanc, de marmites émaillées, trouées, miteuses, ramassées dans quelque décharge et qui remplissaient un dernier office. Lorsqu'ils reprirent le service ambulant -bien après la guerre- c'était toujours la même carriole, les mêmes bidons, mais ils avaient maintenant une grosse trompe d'auto que le père actionnait à chaque carrefour. Le fils portait une sacoche de cuir en bandoulière et une casquette de marin. À chaque appel de trompe, on savait qui était là. Cela faisait partie du quotidien, des bruits familiers de la rue. Chaque marchand ambulant avait un appel différent, un klaxon particulier ou un cri comme la marchande de légumes ou le poissonnier.

Je ne crois pas qu'un jour nous retrouverons ces bruits, ces cris, ces appels, cette ambiance bon enfant car le passé est insaisissable et attristant, mais si on peut tirer des leçons de sagesse, quand on en garde un bon souvenir, il peut être enrichissant.

LES GENS : LES PETITS METIERS D'AUTREFOIS

LA CALECHE DU PERE D.

Nombreux sont les Saïdéens qui doivent se souvenir de la calèche du Père D. Elle était encore en service en 1939 et fut remplacée par un service de taxis. Cette calèche se tenait devant la gare des C.F.A. et son service ne prenait fin qu'après l'arrivée du train de 20 h. C'était touchant de voir cette calèche monter cahin caha l'avenue Gambetta. À la hauteur de l'Imprimerie Favier, les deux rosses étaient essouffées et le Père D. devait donner de la voix pour faire avancer son attelage. En hiver, le cocher était emmitoufflé dans un gros burnous marron, les chevaux étaient protégés par des couvertures militaires et le tout montait l'Avenue dans un nuage de buée, au son des grelots qui tintaient aux colliers des bêtes.



LE MARCHAND DE TAPIS AMBULANT

La rue était le siège d'une foule de petits métiers, auxquels elle devait une bonne part de pittoresque. Je me souviens d'un marchand de tapis qui était d'une maigreur effrayante, le visage barré d'une méchante moustache de sous-officier, d'ailleurs son patois traduisait sa qualité d'ancien militaire et lorsqu'il se débarrassait de ses tapis, on remarquait de petits rubans à sa boutonnière. Il venait me voir assez souvent, pour le plaisir de parler de son passé de baroudeur et de ses voyages outre-mer. Il faisait ce métier par simple passe-temps et non par nécessité, cependant si un client était attiré par sa marchandise, il donnait son prix, jurant qu'il ne gagnait rien. Suivait un marchandage ou finalement le client partait sûr d'avoir réalisé une excellente affaire, un tapis sous le bras.



LES PETITS MÉTIERS

Tout le long du boulevard Foch à Saïda et jusqu'au quartier de la Marine, de nombreux artisans européens ou musulmans étaient installés. Artisans ou commerçants : cordonniers, vendeurs de tissus, brodeurs sur cuir, tisserands, bijoutiers, fabricants d'espadrilles, il me suffit de fermer les yeux pour me rappeler les visages familiers de ces travailleurs. Penchés sur leur métier ou sur leur table de travail, j'entends encore le claquement sonore du métier à tisser, le bruit du marteau martelant le cuir ou le halètement des machines à coudre. Jeunes ou moins jeunes s'affairaient à mille tâches obscures, le visage éclairé par des ampoules de faible puissance. Je revois les apprentis arabes, assis sur les nattes, tirant sur des fils de soie depuis la porte de l'échoppe, tandis que le patron, au fond de l'atelier roulaient ces fils sur des navettes en bois. Les brodeurs sur cuir, le doigt protégé par un dé spécial faisaient de jolis points sur des babouches de luxe.



LE VENDEUR D'EAU

Saïda bénéficiait d'une eau pure qui arrivait de l'Aïn-Zerga. Pour plus de précaution une pointe de chlore était ajoutée à la station d'épuration de la Colonne Lamoricière. En été, les coupures d'eau étaient parfois nombreuses, aussi les propriétaires établissaient sur les toits ou les terrasses, des citernes ou plus simplement des fûts en métal qui garantissaient une douche tiède ou chaude suivant le temps.

Pendant, à Saïda, nous n'avions pas de vendeurs d'eau comme à Oran qui était alimenté en eau saumâtre jusqu'à l'arrivée des Beni-Badel. Ces vendeurs d'eau étaient habillés de façon folklorique et portaient en bandoulière une grosse outre en peau de chèvre. Quatre ou cinq timbales de métal étaient accrochées par des chaînettes à la blouse ou à la ceinture, et tintant à chaque pas, une clochette d'argent faisait entendre un bruit cristallin.



LES FELLAHS

Pendant très longtemps, les agriculteurs arabes venaient apporter au marché les produits de leurs fermes. On les rencontrait juchés sur un petit âne soit assis en amazone, les jambes pendantes du même côté, soit assis à l'arrière, les jambes de chaque côté de la monture. Partis de très bonne heure de leurs douars, ils parcouraient de longues distances pour apporter des oeufs, du charbon de bois, des légumes ou même de la volaille. Soliloquant ou égrenant les grains de leur chapelet, ils passaient massifs et silencieux.

Ils repartaient le soir après quelques emplettes ne s'arrêtant que quelques instants pour boire un café ou un thé à la menthe dans un café maure.

